

La honte et l'immortalité

Le calme retrouvé de Tim Parks, Traduit de l'anglais par
Isabelle Reinharez, Actes Sud, 324 p.

Pierre Popovic

Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69747ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2013). Review of [La honte et l'immortalité / *Le calme retrouvé* de Tim Parks, Traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez, Actes Sud, 324 p.] *Spirale*, (245), 83–86.

La honte et l'immortalité

PAR PIERRE POPOVIC

LE CALME RETROUVÉ de Tim Parks

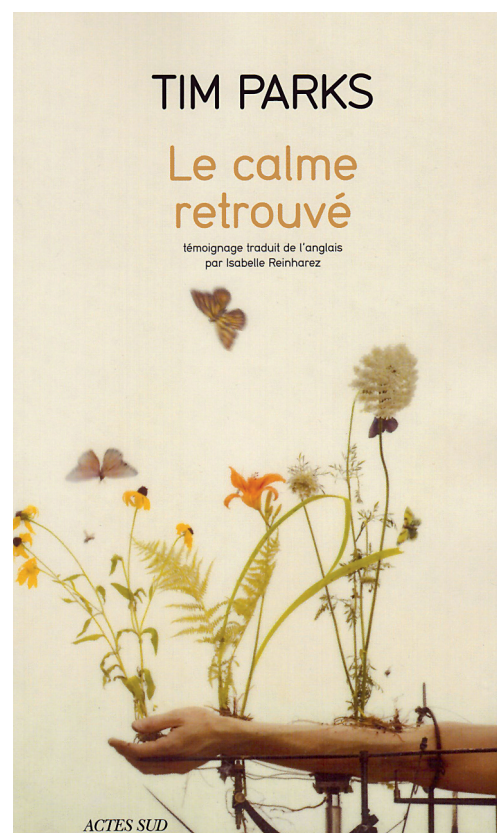
Traduit de l'anglais par Isabelle Reinarez, Actes Sud, 324 p.

De *Comment peut-on aimer Roger!* (1990), récit duquel se déduit que la seule façon de rompre pour un couple évoluant au milieu d'une société anonyme est de sortir un couteau de cuisine, à *Une saison de Vérone* (2002), essai qui se demande pourquoi soutenir et continuer à soutenir une équipe de foot nullarde au milieu de supporters psychopathes et racistes, de *Double vie* (2005), récit étudiant avec une exceptionnelle âcreté la société anglaise contemporaine et tordant le cou au blairisme, à *Rêves de fleuves et d'océans* (2009), roman sur une Inde qui associe des violences archaïques à la maîtrise frivole des formes les plus sophistiquées de communication, tout lecteur assidu de Tim Parks — j'en suis — est allé de fête en fête, admirant la façon dont une prose maline en diable décompose la communauté des évidences qui squattent nos vies quotidiennes. Mais voilà que paraît *Le calme retrouvé* assorti d'une mention vaguement générique : « témoignage ». Horreur! Oh non! Pas toi, Tim! Pas toi! Tu n'as jamais été de ces zouaves égonanistes qui accordent plus d'intérêt au granulé de leurs déjections qu'au devenir de la planète! De grâce pas de démangeaison pubienne en public! Pas de déballage riquiqui bactérien! Pas de décompte des pilosités virales à la mode angotique! Pas de liquide sénescence houellebecquienne! Ne fais pas une Ernaux 4 CV de toi-même! Pas de « témoignage »! « Témoin »? Et de quel crime? À quel tribunal? Sous quel serment? Pour servir quelle « vérité » de rencontre? Pour accuser qui? Et en plus, quel titre! *Le calme retrouvé!* On dirait du Marceline Desbordes-Valmore! Aller acheter un livre qui s'intitule *Le calme retrouvé*, trop la honte! Mais qui aime ne compte pas, et un matin, ronchon, à reculons, le

lecteur franchit la porte de la première de couverture du *Calme retrouvé*. Pour vaincre ses réticences, il s'accroche au fait que le titre original est plus parksien que sa traduction française : *Teach Us to Sit Still. A Sceptic's Search for Health and Healing* et que le livre s'indexe dans la langue d'Andy Capp sous la catégorie fourre-tout de la *non-fiction*. Il note ensuite que Parks, refusant les étiquettes « Santé, Psychologie, New Age, Biographie, Essais critiques » que lui proposait son éditeur, a placé son texte dans la rubrique des « Histoires vécues ». Le mot « vécues » donne envie de partir en courant. Mais la phrase suivante, « Il n'y a que les histoires pour rassembler le monde de façon inattendue », grâce à l'adjectif final, fait que ça va un tout petit tout petit peu mieux! Le lecteur n'est cependant pas au bout de sa honte.

LA GRIFFE PARKSIENNE

Pourtant, à mesure des pages, il n'y a aucun doute, le *sogennante* « témoin » est bien le talentueux assassin symbolique habituel, un raconteur râleur et jouisseur, maussade car contrarié dans ses plaisirs, et l'écriture est habitée de ce sens de la narration décentrée qui est au faite de la pratique scripturale de Parks. La preuve par l'exemple : « *Une fin d'après-midi de juin, j'ai fermé une porte, glissé deux oreillers sous mes genoux,*



je me suis allongé et j'ai respiré à fond. J'avais un livre dans les mains. Il était ouvert au chapitre : ENTRAÎNEMENT À L'ARYTHMIE SINUSALE RESPIRATOIRE EN PRÉPARATION À LA RELAXATION PARADOXALE.

Intimidant.

C'était un livre étrange que j'avais sorti deux jours plus tôt de son carton d'achat par Internet. À l'écran, il m'avait semblé que la couverture n'était que le titre pesant inscrit en toutes lettres. Maintenant je

voyais que derrière les mots l'arrière-plan marronnasse était en fait une reproduction aux couleurs passées d'un tableau de la Renaissance — un truc célèbre que j'avais déjà vu sans me souvenir où — représentant un saint à la barbe splendide, assis, et plongé dans un livre. Au-dessus de l'épaule du lecteur, apparemment tout aussi intéressés par ce qui était écrit là, il y avait deux angelots blonds. »

Le décentrement narratif est systématique et constant. Décalage de soi à soi quand un seul mot-phrase (« Intimidant ») suffit à montrer que le sujet se regarde aller, décalage temporel entre la réception du livre il y a deux jours et son actuelle prise en mains, décalage entre la porte fermée et le livre ouvert, décalage entre le corps et le livre, décalage entre la prose du récit et le titre ronflant du chapitre, décalage entre la lecture de la couverture à l'écran et la couverture s'offrant dans sa réalité matérielle, dédoublement du livre du narrateur et du livre du tableau, dédoublement du narrateur en train de lire et du saint à la barbe splendide en train de lire, décalage entre l'action de fermer une porte et celle d'ouvrir une boîte pour en sortir un objet, décalage entre le passé composé du présent et le temps long branché sur la Renaissance, etc. Pas de doute, l'écriture de Parks est là, spécialiste et multiplicatrice de doubles vies qui se reproduisent si bien en parthé-nodiégèse qu'elles partent en vrille à l'échelle d'une fiction. Les jeux de décentrement, de décalage, de dédoublement ne cessent de se produire, créant des fluctuations, des instabilités, des labilités, des chambranlements, avec pour tourillon goguenard ce paradoxe : la langue du texte annonce de la représentation à venir, mais tel Godot, la représentation ne vient jamais, sinon sous la forme d'un saint barbu plongé lui-même dans un livre dont nul ne sait rien.

QUAND LA DOULEUR REFUSE DE SE TENIR PLUS TRANQUILLE

Mais cette partance en vrille développe ses révolutions autour d'un point fixe, la maladie. Le lecteur n'est pas au bout de sa honte, rien ne lui sera épargné. Car le récit est celui des problèmes urinaires éprouvés par un homme qui les décrit dans le plus menu détail. Il pisse peu, mais mal, dirait Plume Latraverse, et beaucoup trop souvent en plus. Il a des mictions chiches et laborieuses, des douleurs fortes dans le

bas-ventre, dans le bas du dos, dans l'abdomen, dans le périnée, de quoi pourrir singulièrement la vie. Après avoir tenté d'ignorer le problème et de le relativiser, après en avoir parlé à son ami chirurgien Carlo (qui pronostique avec décontraction un problème de prostate), après avoir pris des antidouleurs divers et des machins bloquant ci et bloquant ça dont les effets créent le problème inverse (il n'urine plus), le malade constate que les douleurs ne disparaissent pas et se sent comme « *un parasite dans sa propre chair* », il en veut au destin, se voit sur la pente de devenir un « *vieillard pisseux et grognon* ». Commence alors un long parcours qui va se développer en quatre orbitales.

La première est le web et le premier geste, machinal, consiste à ouvrir l'ordinateur. Tout au long du texte, cette manie, au sens clinique que le premier XIX^e siècle accordait à ce terme entre Philippe Pinel et Dominique Esquirol, exerce ses ravages. Dès cette nuit où vers trois heures du matin, il descend à son clavier et tape « *RUTP* » (pour « *Résection trans-urétrale de la prostate* ») dans Google, le devenir obsession de la douleur prend son élan, névrosant tous les instants de la vie, intime ou professionnelle. Le moment le plus atterrant de cette webabélisation est bien entendu celui où le souffrant lit sur les réseaux déclarés sociaux les commentaires tourneboulés des internautes — « *Ma petite amie essaie d'être sympa, mais je vois bien qu'elle veut s'en aller* », « *Brusquement mon sperme est devenu plein de grumeaux et décoloré* » —, saillies intimes éjaculées au grand large, non sans que dans le tas se soient immiscées des théories de marchands, dont cette prostituée tapinant cyniquement sur les trottoirs de la mâle souffrance en alléguant que ses massages de la prostate font du bien. Le souffrant a de la lecture pour les longues soirées d'hiver : 6 820 000 résultats l'attendent après qu'il a tapé « *douleur prostate* ».

Seconde orbitale, la science scientifique. Bien sûr, il a procrastiné les analyses, mais il est fondamentalement rationaliste, dubitatif, fils des Lumières, et les anglaises en plus, celles de John Locke, d'Edward Gibbon, d'Henri St-John de Bolingbroke, d'Isaac Newton. Que du solide. C'est pourquoi il passe avec foi tous les examens possibles : analyses du sang, des urines, échographie, urogramme, cystoscopie. Il recourt à des spécialistes renommés, dont un urologue de Harley Street,

pensez donc. Le résultat est systématiquement le même : il est en parfaite santé et somme toute menacé de mourir dans ce glorieux état. Quand il oppose à ce diagnostic la persistance et la violence des douleurs qu'il ressent, aucun feedback. L'allopathie et l'héritage positiviste de l'anatomo-clinique veulent une cause physiologique. Charcot déjà avait besoin de l'hypothèse d'un « organe hystérogène » pour expliquer l'hystérie et se consolait de ne le trouver point en se persuadant que des microscopes plus performants que les siens le trouveraient un jour.

Troisième orbitale, l'art et la littérature. L'érudition des textes de Parks fait partie du plaisir de le lire. De lectures présentes en souvenirs culturels défile une impressionnante procession, et — trop la honte ! — il s'en apprend de belles : Gandhi parle abondamment de ses malaises physiques dans son autobiographie, Thomas Hardy, grand marcheur comme le narrateur, parle souvent dans ses textes de sa persistante « *inflammation de la vessie* », le héros d'*Il bell'Antonio* de Vitaliano Brancati a au lit des problèmes d'élévation, ce qui est traumatique pour un bellâtre, Thomas Coleridge est obsédé par ses problèmes urinaires, Jean-Jacques Rousseau disserte d'abandonance sur ses calculs rénaux, etc., etc.

Quatrième orbitale, les médecines non conventionnelles (dites aussi douces, alternatives, naturelles, holistiques, etc.) et les stages de méditation, en dépit de l'hostilité spontanée qu'il éprouve envers ça. Après divers essais, il effectue des retraites où il est invité à passer de *anapana* (être attentif à « *la sensation du souffle passant sur la lèvre supérieure au moment où [l'air] entre et sort des narines* ») à *vipassana* (état de bien-être, obtenu au terme d'exercices progressifs, qui emplit le corps entier et l'apaise). Il rencontre un certain Coleman, gourou patenté de la relaxation bienfaisante, laquelle est branchée sur le bouddhisme mais néanmoins praticable par des gens non religieux comme le narrateur. Son enseignement tient en quelques conseils distillés avec bonhomie : « *Lâchez prise* » ; atteindre l'*annicca*, c'est-à-dire la conscience de « *la perpétuelle instabilité de toutes choses* » ; se détacher de soi et penser « *Douleur, pas ma douleur* » ; accepter ce qui advient sans y opposer de projet, de plan prévu d'avance. Tout ceci,

qui accompagne avec surprise l'atténuation ou l'effacement des douleurs, est raconté par un individu qui rechigne, résiste, se cabre, considère le relaxateur professionnel comme un échantillon de l'immensurable série des mystificateurs stupides et ne cesse de le dire. Cette façon de regimber est cependant aussi celle du lecteur. La honte de ce dernier... Que fabrique-t-il là à lire sur deux pages entières des définitions de mots comme *Sammasana, Udayabbaya, Sankarupekkha*, et à constater que celui qui les reproduit et les commente les trouve aussi inutile-

façon pragmatique. Jamais il n'adhère totalement, mais il persiste, assumant ainsi que devant la souffrance physique « nous sommes risiblement perdus », démunis, égarés par nos angoisses, nos illusions, notre façon de toujours penser la vie comme un projet à réaliser, une colline à gravir, semés par notre manière de n'avoir à notre disposition que deux conceptions du corps, l'une abstraite et distante, l'autre instrumentale, productiviste, incarnée par la pornstar, l'idole médiatique et le body-builder.

StriVectin-Art suscite l'« Innovation "anti-âge" », *Wonderbox* c'est du « bien-être en cadeau ». Il est sur Google une « Crème Voluptueuse Régénérante » du nom de « Immortelle Beauté » concurrencée par une « Huile de Beauté Immortelle Corse » et par mille autres, lesquelles côtoient la litanie infinie des « remèdes miracles ». Le récit de vie individuel qui se présente dans ce magma conjugue la technologie de pointe et l'onirisme métaphysique. Ce qui se lit là, c'est l'union de la mise à jour du logiciel et de la terre promise de l'immortalité, l'union de la dernière dernière dernière version de Firefox et de la résurrection des corps annoncée par Jésus de Nazareth. Un clic, et l'antidote magique est là et l'éternité loge dans l'instant, il ne reste ensuite qu'à recommencer, en payant bien sûr. Un caplet et la finitude humaine s'efface, un suppositoire et Socrate n'est plus mortel. Il n'y a d'ailleurs plus de malade et plus de patience, il n'y a plus que des clients impatients. Ce présentisme-là, c'est moyennant nombre d'écus l'éternité mise à la disposition des poissons rouges, toujours prêts à repartir pour un tour. Pas étonnant qu'il y ait du monde aux urgences. L'éternité est devenue urgente, instantanée, cybernétique, artefact d'un nouvel opium du peuple, lequel n'a d'ailleurs pas les moyens de ce culte. La durée du corps est abolie et impose dans une éphémérité sans fin, une immortalité toujours recommencée, escortée de médicalisation radieuse et, capitalisme oligopolistique oblige, de la revente infinie de la même marchandise, à savoir le corps lui-même. C'est à ce jovialisme présentiste que s'oppose l'écriture de Parks en rendant du temps au temps, du corps à l'esprit et de l'esprit au corps.

Ce qui se lit là, c'est l'union de la mise à jour du logiciel et de la terre promise de l'immortalité, l'union de la dernière dernière dernière version de Firefox et de la résurrection des corps annoncée par Jésus de Nazareth.

ment exotiques que lui, aussi baignés d'un éther douteux où planent en permanence des libellules roses portant des lunettes de soleil noires. Or, cette désolidarisation redoublée à l'égard de l'histoire fait partie de l'art du récit et souligne sa fonction critique.

IMMORTALITÉS CONJONCTURELLES

La littérature joue ici tant bien que mal son rôle de consolation face à la souffrance (au moins montre-t-elle au malade que d'autres ont connu ce qu'il traverse). Pour le reste, *Le calme retrouvé* est en interaction avec trois types de savoir, ainsi que cela vient d'être décrit : l'encyclopédie permanente du web, la science médicale occidentale, un type de savoir médical moins légitime, d'origine orientale, celui des médecines non conventionnelles. À l'égard de ces trois répertoires cognitifs, si le texte fait état de doute, de déception ou de scepticisme, il fait plus encore preuve d'une espérance anxieuse. Le narrateur court et recourt à ces savoirs, les essayant tour à tour, confiant en l'un, la science médicale, mais déçu par lui, anéanti par la loghorrée de mal-être du web, hostile à l'égard des relaxations paradoxales, bouddhiques et autres, mais suffisamment taraudé pour aller y voir de

Tandis qu'il est en relation d'interaction critique avec les savoirs communs ou spécialisés présents dans l'imaginaire social contemporain, le texte de Parks se démarque radicalement des modes dominants de narrativité imposés par ce dernier. À l'égard de la maladie, l'imaginaire social actuel propose en effet une série limitée de modèles de récits de vie. Un coup de sonde dans les médias de grande diffusion, de la télé au web, dans les quotidiens, dans les magazines spécialisés en « santé » suffit à repérer les mises en récit les plus épandues du corps malade. Quelques brefs exemples suffiront à en esquisser le profil. *Bel âge Magazine*¹ est pour une telle entreprise d'un précieux secours. Il s'y lit tellement de choses ! Que *Visible Lift* et son *Sérum absolue* vous assurent l'« Ultime fond de teint anti-âge », « parce que vous le valez bien ». Que Marie Helvin, mannequin vedette, a « fait surtout la démonstration que la beauté n'a pas d'âge » dans un défilé de lingerie fine. Que *Laxatil* extermine en six à douze heures non seulement la constipation, mais aussi le cholestérol élevé. Il s'en lit d'aussi jovialistes dans la *Santé Revue*, N° 1 de la santé pour tous². *Ashtéplex* est idéal « sur-le-champ pour les organismes épuisés ». En moins de temps qu'il n'en faut pour tirer une clope, les fumeuses retrouveront la peau lisse de leur bouche avec *Noxidori*. *IXXI* assure la « jeunesse absolue »,

UNE PERNICIOSITÉ SANS PÈRE NI CIEUX

Pourtant, cette action critique du texte n'était pas gagnée d'avance. Germe très vite chez le narrateur l'idée que le véritable problème réside dans le fait qu'il n'a jamais eu de relation au réel que par l'entremise des mots. Une ombre de longue portée étend sa portée sur la prose, celle du souvenir imposant du père pasteur, qui lisait la Bible ou saint Paul avec une conviction passionnée, qui était l'homme du langage autoritaire et des valeurs rigoristes, qui séparait et hiérarchisait le corps et les mots. Régulièrement revient le soupçon que la douleur s'origine dans cet héritage, reconduit certes sous une forme plus libre, mais reconduit quand même, par le fils. Ce

dernier a beau avoir pris distance et avec ce père et avec les dieux de la religion, il ne cesse de soupçonner les mots de l'avoir rendu sourd aux sens et à la corporalité. C'est le relaxant Coleman qui lui suggère qu'il ne faut renoncer à rien et surtout pas aux mots si on vit parmi eux, et surtout pas aux livres si on en écrit. Comme d'habitude, la prose de Parks dédouble la question pour mieux la contourner et la garder entière sans l'annuler par une réponse simpliste ou arbitraire. Jusqu'au bout, le narrateur reste tracassé par l'idée que l'inattention portée à la sensation physique et que le privilège accordé aux mots pourraient être les

causes de ses maux. Mais il se délire de ce tourment en plongeant dans le langage puisque c'est avec des mots que se raconte l'histoire du souffrant. En bonne logique parksienne, le récit épuise ainsi la question qui le hante, le narrateur trouvant au bout du rouleau une façon de rapailler son individualité complexe, dont la douleur est aussi constitutive que la joie, et une façon de se réconcilier avec le père, cet homme qui avait d'autres mots que les siens. Toute honte bue, le lecteur est content. *Le calme retrouvé* est un texte qui réinsufflé de la durée dans la souffrance, conclut que le « Moi » gros et plein est une fiction, que la

douleur est partie de la vie, que l'immortalité à la seconde et à la carte est une escroquerie généralisée, qu'il faut changer de temporalité pour reprendre appui sur la terre ferme. Tim Parks est grand. Même quand il écrit une « histoire vécue », il n'ennuie pas et corrige — au sens violent du terme — les récits de vie préformatés que l'imaginaire social contemporain distille en flux continu.

1. Les exemples sont tirés du numéro de mai 2013 (vol. 26, n° 8).
2. Les exemples sont tirés du numéro de mars/avril/mai 2013 (n° 58).

ROMAN 

La chair et le signe

PAR MARTIN HERVÉ

Lauréat du prix de la critique émergente 2013

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE
de Mathieu Riboulet
Éditions Verdier, 160 p.

Parfois, écrire revient à bâtir un livre comme on érigerait un mausolée de mots afin d'y ensevelir les corps perdus de la mémoire. La littérature est alors un caveau impossible à refermer car s'y bousculent les voix inapaisées de ceux dont le temps a effacé le nom. C'est à cette entreprise tourmentée que se consacre encore une fois Mathieu Riboulet avec son dernier récit, *Les œuvres de miséricorde*, paru l'automne dernier et couronné par le prix Décembre. Des sept obligations morales catholiques, œuvres dites de miséricorde dans l'Évangile de Matthieu et susceptibles d'ouvrir les portes du Paradis à tout bon croyant, le romancier s'empare pour les profaner. À travers ces défigurations, il déroule le fil de l'histoire européenne et y arrime les cadavres des persécutés et des bourreaux dont le dernier siècle a été si fécond. Mais le titre du livre convoque également l'un des plus célèbres tableaux du Caravage où s'exprime la pleine violence du peintre italien, ouvrant la voie à une méditation tant picturale que littéraire, fouillant les matières historique et biographique. Le narrateur,

dont l'identité emprunte pour beaucoup à celle de l'auteur, tâche de répondre à cette lancinante question reprise de chapitre en chapitre : « *Que faire de tous ces morts, où vivre, comment s'aimer ?* » Descendu des monts calcaires du centre de la France, il part à la découverte de l'Allemagne. Son premier séjour passe par Cologne où il rencontre Andreas qui devient son amant et le médium opaque au moyen duquel il cherche à reconnaître les morts de la Grande Guerre de 1914-1918 et de l'Europe déchirée sous le III^e Reich. Suivront d'autres rencontres, dans son refuge du Massif Central, mais aussi au cours des nuits interlopes de Berlin, dans ses hôtels et ses *sex clubs*, rencontres guidées par le désir et ce mystère qui le taraude : comment la main qui aime peut-elle devenir celle qui frappe et tue ?

